

CHANSONS DE BILITIS

Pierre Louÿs

1. La flûte de Pan

Pour le jour des Hyacinthies,
il m'a donné une syrinx faite
de roseaux bien taillés,
unis avec la blanche cire
qui est douce à mes lèvres comme le miel.

Il m'apprend à jouer, assise sur ses genoux ;
mais je suis un peu tremblante.
il en joue après moi,
si doucement que je l'entends à peine.

Nous n'avons rien à nous dire,
tant nous sommes près l'un de l'autre;
mais nos chansons veulent se répondre,
et tour à tour nos bouches
s'unissent sur la flûte.

Il est tard,
voici le chant des grenouilles vertes
qui commence avec la nuit.
Ma mère ne croira jamais
que je suis restée si longtemps
à chercher ma ceinture perdue.

2. La chevelure

Il m'a dit: « Cette nuit, j'ai rêvé.
J'avais ta chevelure autour de mon cou.
J'avais tes cheveux comme un collier noir
autour de ma nuque et sur ma poitrine.

« Je les caressais, et c'étaient les miens ;
et nous étions liés pour toujours ainsi,
par la même chevelure, la bouche sur la bouche,
ainsi que deux lauriers n'ont souvent qu'une
racine.

« Et peu à peu, il m'a semblé,
tant nos membres étaient confondus,
que je devenais toi-même,
ou que tu entrais en moi comme mon songe. »

Quand il eut achevé,
il mit doucement ses mains sur mes épaules,
et il me regarda d'un regard si tendre,
que je baissai les yeux avec un frisson.

3. Le tombeau des Naiades

Le long du bois couvert de givre, je marchais;
mes cheveux devant ma bouche
se fleurissaient de petits glaçons,
et mes sandales étaient lourdes
de neige fangeuse et tassée.

Il me dit: « Que cherches-tu? »
Je suis la trace du satyre.
Ses petits pas fourchus alternent
comme des trous dans un manteau blanc.
Il me dit: « Les satyres sont morts.

« Les satyres et les nymphes aussi.
Depuis trente ans, il n'a pas fait un hiver aussi terrible.
La trace que tu vois est celle d'un bouc.
Mais restons ici, où est leur tombeau. »

Et avec le fer de sa houe il cassa la glace
de la source où jadis riaient les naïades.
Il prenait de grands morceaux froids,
et les soulevant vers le ciel pâle,
il regardait au travers.

LES CHANSONS DE BILITIS

Pierre Louÿs

I. CHANT PASTORAL

Il faut chanter un chant pastoral, invoquer Pan, dieu du vent d'été.
Je garde mon troupeau et Sélénis le sien, à l'ombre ronde d'un olivier qui tremble.

Sélénis est couchée sur le pré.
Elle se lève et court, ou cherche des cigales, ou cueille des fleurs avec des herbes,
ou lave son visage dans l'eau fraîche du ruisseau.

Moi, j'arrache la laine au dos blond des moutons pour en garnir ma quenouille, et je file.
Les heures sont lentes.
Un aigle^[1]_{SÉP} passe dans le ciel.

L'ombre tourne : changeons de place la corbeille de fleurs et la jarre de lait.
Il faut chanter^[1]_{SÉP} un chant pastoral, invoquer Pan, dieu du vent d'été.

II. LES COMPARAISONS

Bergeronnette, oiseau de Kypris, chante avec nos premiers désirs !
Le corps nouveau des jeunes filles se couvre de fleurs comme la terre.
La nuit de tous nos rêves approche et nous en parlons entre nous.

Parfois nous comparons ensemble nos beautés si différentes,
nos chevelures déjà longues, nos jeunes seins encore petits,
nos pubertés rondes comme des cailles et blotties sous la plume naissante.

Hier je luttai de la sorte contre Melanthô mon aînée.
Elle était fière de sa poitrine qui venait de croître en un mois,
et, montrant ma tunique droite, elle m'avait appelée Petite enfant.

Pas un homme ne pouvait nous voir, nous nous mêmes nues devant les filles,
et, si elle vainquit sur un point, je l'emportai de loin^[1]_{SÉP} sur les autres.

Bergeronnette, oiseau de Kypris, chante avec nos premiers désirs !

III. LES CONTES

Je suis aimée des petits enfants ;

dès qu'ils me voient, ils courent à moi,
et s'accrochent à ma tunique et prennent mes jambes dans leurs petits bras.

S'ils ont cueilli des fleurs, ils me les donnent toutes ;

s'ils ont pris un scarabée ils le mettent dans ma main ;
s'ils n'ont rien ils me caressent et me font asseoir devant eux.

Alors ils m'embrassent sur la joue, ils posent leurs têtes sur mes seins ;

ils me supplient avec les yeux.

Je sais bien ce que cela veut dire.

Cela veut dire :

« Bilitis chérie, dis-nous, car nous sommes gentils,
l'histoire du héros Perseus ou la mort de la petite Hellé. »

IV. CHANSON

« Ombre du bois où elle devait venir, dis-moi, où est allée ma maîtresse ?

– Elle est descendue dans la plaine.

– Plaine, où est allée ma maîtresse ?

– Elle a suivi les bords du fleuve.

– Beau fleuve qui l'a vue passer, dis-moi, est-elle près d'ici ?

– Elle m'a quitté pour le chemin.

– Chemin, la vois-tu encore ?

– Elle m'a laissé pour la route.

– Ô route blanche, route de la ville, dis-moi, où l'as-tu conduite ?

– À la rue d'or qui entre à Sardes.

– Ô rue de lumière, touches-tu ses pieds nus ?

– Elle est entrée au palais du roi.

– Ô palais, splendeur de la terre, rends-la-moi !

– Regarde, elle a des colliers sur les seins et des houppes dans les cheveux,
cent perles le long des jambes, deux bras autour de la taille. »

V. LA PARTIE D'OSSELETS

Comme nous l'aimions tous les deux, nous l'avons joué aux osselets.

Et ce fut une partie célèbre.

Beaucoup de jeunes filles y assistaient.

Elle amena d'abord le coup des Kyklôpes, et moi, le coup de Solôn.

Mais elle le Kallibolos, et moi, me sentant perdue, je priai la déesse !

Je jouai, j'eus l'Epiphénôn, elle le terrible coup de Khios,

moi l'Antiteukhos, elle le Trikhias,

et moi le coup d'Aphroditê qui gagna l'amant disputé.

Mais la voyant pâlir, je la pris par le cou

et je lui dis tout près de l'oreille (pour qu'elle seule m'entendit) :

« Ne pleure pas, petite amie, nous le laisserons choisir entre nous. »

VI. BILITIS

Une femme s'enveloppe de laine blanche. Une autre se vêt de soie et d'or.

Une autre se couvre de fleurs, de feuilles vertes et de raisins.

Moi je ne saurais vivre que nue.

Mon amant, prends-moi comme je suis :

sans robe ni bijoux ni sandales, voici Bilitis toute seule.

Mes cheveux sont noirs de leur noir et mes lèvres rouges de leur rouge.

Mes boucles flottent autour de moi, libres et rondes comme des plumes.

Prends-moi telle que ma mère m'a faite dans une nuit d'amour lointaine,

et si je te plais ainsi n'oublie pas de me le dire.

VII. LE TOMBEAU SANS NOM

Mnasidika m'ayant prise par la main
me mena hors des portes de la ville,
jusqu'à un petit champ inculte
où il y avait une stèle de marbre.
Et elle me dit :
« Celle-ci fut l'amie de ma mère. »

Alors je sentis un grand frisson,
et sans cesser de lui tenir la main,
je me penchai sur son épaule,
afin de lire les quatre vers
entre la coupe creuse et le serpent :

« Ce n'est pas la mort qui m'a enlevée,
mais les Nymphes des fontaines.
Je repose ici sous une terre légère
avec la chevelure coupée de Xantho.
Qu'elle seule me pleure.
Je ne dis pas mon nom. »

Longtemps nous sommes restées debout, et nous n'avons pas versé la libation.
Car comment appeler une âme inconnue d'entre les foules^[1] de l'Hadès ?

VIII. LES COURTISANES ÉGYPTIENNES

Je suis allée avec Plango chez les courtisanes égyptiennes, tout en haut de la vieille ville.

Elles ont des amphores de terre, des plateaux de cuivre
et des nattes jaunes où elles s'accroupissent sans effort.

Leurs chambres sont silencieuses, sans angles et sans encoignures,
tant les couches successives de chaux bleue ont émoussé les chapiteaux
et arrondi le pied des murs.

Elles se tiennent immobiles, les mains posées sur les genoux.

Quand elles offrent la bouillie elles murmurent : « Bonheur. »

Et quand on les remercie, elles disent : «^{Ⲛⲉⲛⲉⲓ}Ⲙⲉⲛⲉⲓ» « Grâce à toi. »

Elles comprennent le hellène et feignent de le parler mal pour se rire de nous dans leur langue ;
mais nous, dent pour dent, nous parlons lydien et elles s'inquiètent tout à coup.

IX. L'EAU PURE DU BASSIN

« Eau pure du bassin, miroir immobile, dis-moi ma beauté.

– Ô Bilitis, ou qui que tu sois, Téthys peut-être ou Amphitritê,
tu es belle, sache-le.

« Ton visage se penche sous ta chevelure épaisse,
gonflée de fleurs et de parfums.

Tes paupières molles s'ouvrent à peine et tes flancs sont las
des mouvements de l'amour.

« Ton corps fatigué du poids de tes seins
porte les marques fines de l'ongle et les taches bleues du baiser.

Tes bras sont rougis par l'étreinte.
Chaque ligne de ta peau fut aimée.

– Eau claire du bassin, ta fraîcheur repose.

Reçois-moi, qui suis lasse en effet.

Emporte le fard de mes joues, et la sueur de mon ventre
et le souvenir de la nuit. »

X. LA DANSEUSE AUX CROTALES

Tu attaches à tes mains légères tes crotales retentissants, Myrrhinion ma chérie,
et à peine nue hors de la robe, tu étires tes membres nerveux.

Que tu es jolie, les bras en l'air, les reins arqués et les seins rouges !

Tu commences : tes pieds l'un devant l'autre se posent, hésitent, et glissent mollement.
Ton corps se plie comme une écharpe, tu caresses ta peau qui frissonne,
et la volupté inonde tes longs yeux évanouis.

Tout à coup, tu claques des crotales !

Cambre- toi sur les pieds dressés, secoue les reins, lance les jambes
et que tes mains pleines de fracas appellent tous les désirs en bande
autour de ton corps tournoyant.

Nous, applaudissons à grands cris, soit que, souriant sur l'épaule,
tu agites d'un frémissement ta croupe convulsive et musclée,
soit que tu ondules presque étendue, au rythme de tes souvenirs.

XI. LE SOUVENIR DE MNASIDIKA

Elles dansaient l'une devant l'autre, d'un mouvement rapide et fuyant ;
elles semblaient toujours vouloir s'enlacer,
et pourtant ne se touchaient point, si ce n'est du bout des lèvres.

Quand elles tournaient le dos en dansant, elles se regardaient, la tête sur l'épaule,
et la sueur brillait sous leurs bras levés,
et leurs chevelures fines passaient devant leurs seins.

La langueur de leurs yeux, le feu de leurs joues, la gravité de leurs visages,
étaient trois chansons ardentes.

Elles se frôlaient furtivement, elles pliaient leurs corps sur les hanches.

Et tout à coup, elles sont tombées, pour achever à terre la danse molle...

Souvenir de Mnasidika, c'est alors que tu m'apparus,
et tout, hors ta chère image, me fut importun.

XII. LA PLUIE AU MATIN

La nuit s'efface. Les étoiles s'éloignent.

Voici que les dernières courtisanes sont rentrées avec les amants.

Et moi, dans la pluie du matin, j'écris ces vers sur le sable.

Les feuilles sont chargées d'eau brillante.

Des ruisseaux à travers les sentiers entraînent la terre et les feuilles mortes.

La pluie, goutte à goutte, fait des trous dans ma chanson.

Oh ! que je suis triste et seule ici !

Les ^{[[[[}plus jeunes ne me regardent pas ; les plus âgés m'ont oubliée.

C'est bien. Ils apprendront ^{[[[[}mes vers, et les enfants de leurs enfants.

Voilà ce que ni Myrtalê, ni Thaïs, ni Glykéra ne se diront,

le jour où leurs belles joues seront creuses.

Ceux qui aimeront après moi chanteront mes strophes ensemble.

PSYCHÈ

Poèmes dramatique en trois actes de M. Gabriel MOUREY

Au troisième acte:

“LA FLUTE DE PAN”

Musique inédite de M. Claude DEBUSSY, jouée par M. Louis Fleury

ACTE III

La scène représente la grotte de Pan; par sa large ouverture, on aperçoit une clairière au coeur de la forêt touffue. Dans la prairie, un ruisseau passe, formant un petit lac. Rocher blancs au font.

La lune inonde le paysage, tandis que la grotte demeure dans l'ombre. Dans la clairière, des nymphes dansent, vont et viennent, toutes vêtues de blanc, avec des poses harmonieuses. D'autres cueillent des fleurs, d'autres, étendue au bord de l'eau, s'y mirent. Par moments elles s'arrêtent toutes, émerveillées, écoutant la syrinx de Pan invisible, émues par le chant qui s'échappe des roseaux creux.

SCÈNE PREMIÈRE

UNE ORÉADE, UNE NAIADE

UNE ORÉADE

Ainsi, tu ne l'avais encore jamais vu?

UNE NAYADE

Jamais. Jamais Pan n'est venu
dans le vallon où jusqu'à ce jour j'ai vécu
seule, gardant l'humble source fleurie
dont les brebis d'Hélios, après l'avoir tarie,
ont desséché les bords et ravagé le lit...
Et j'ai dû fuir...

UNE ORÉADE

Regarde-le, perché

la-haut, sur ce rocher.

UNE NAYADE

Je le trouve effrayant et très beau, radieux
et terrible, et bien tel qu'un dieu,
avec, autour de lui,
la splendeur de cette miraculeuse
et chaude nuit
qu'il enivre du son de sa flûte nombreuse!

UNE ORÉADE

C'est ici qu'il habite; entrons.

UNE NAYADE

Une autre fois...
J'ai peur, je te dis que j'ai peur; lâche-moi.

UNE ORÉADE

Peur de quoi?

UNE NAYADE

Mais de lui. Puisqu'il est partout
et qu'il est tout,
qui sait si, dans cette caverne, en quelque coin,
tout en restant là-bas, il ne se blottit point,
parmi cette ténèbre bleue ou bien
dans ce rayon qui vient
si tendrement rôder sur mes épaules nues.
Et tiens, regarde, là, quelque chose remue...
Tu ne peux dire non.

UNE ORÉADE

C'est l'ombre de ces feuilles
que la brise du matin proche a caressées.

UNE NAYADE

La Náyade:

N'importe, ma soer, je défaille;
l'air brûle et je me sens glacée;
Pan m'épouvante et de penser
que tout à l'heure il me faudra peut-être
affronter ses regards...
Non, non...avant qu'il soit trop tard,
Où me cacher, où disparaître?

UNE ORÉADE

Reste; dès que tu le verras
de près, dès que tu entendras
sa voix grave et tendre,
je suis sûre que tu ne pourras te défendre
de l'aimer, je suis sûre que tu l'aimeras.

UNE NAYADE

Pan est méchant, cruel...Rappelle-toi le sort
de Syrinx et d'Echo.

UNE ORÉADE

Je les envie!
Syrinx surtout, oui. N'est-ce pas du bord
des roseaux creux où elle a répandu sa vie
que le souffle de Pan donne l'essor
aux sons ailés, aux rythmes d'or
qui font germer dans le coeur des hommes la joie?
N'est-ce pas l'âme de Syrinx qui, d'un vol droit
et clair, par-delà les confins de l'éther bleu,
monte enchanter les astres et les dieux?
Mais voici que Pan de sa flûte recommence à jouer...

UNE NAYADE

Prodige! Il semble que la Nuit ait dénoué
sa ceinture et qu'en écartant ses voiles
elle ait laissé, pour se jouer,
sur la terre tomber toutes les étoiles...
Oh! comme, dans les champs solennels du silence,

mélodieusement elles s'épanouissent!

Crois-tu que l'amant d'Eurydice

faisait vibrer de plus touchants

et plus sublimes chants

les cordes d'airain de sa lyre

Non, n'est-ce pas?

UNE ORÉADE

Tais-toi, contiens ta joie, écoute.

UNE NAYADE

Si tu savais... je ne puis pas te dire

ce que j'éprouve. La douceur

voluptueuse éparse en cette nuit m'affole...

Danser, oui je voudrais, comme tes soeurs,

Danser...frapper de mes pieds nus le sol

en cadence et, comme elles, sans effort,

avec d'harmonieuses poses,

eperdûment livrer mon corps

a la force ondoiyante et rythmique des choses!

Celle-ci qui, dans sa grâce légère,

élève vers le ciel là-bas

ses beaux bras,

ressemble, au bords des calmes eaux

où elle se reflète, un grand oiseau

impatient de la lumière...

Et celle-là que des feuilles couronnent

et qui, si complaisamment, donne

aux lèvres de la lune à baiser ses seins blancs

et l'urne close de ses flancs...

Et cette autre tout près qui, lascive, sans feinte,

se roule sur ce lit de rouges hyacinthes...

Et cette autre dont on ne voit plus que les yeux

enticeler, telles deux taches

de soleil, dans la frondaison de ses cheveux

qui l'enveloppent et la cachent...

Par la chair d'elles toutes coule un feu divin

et de l'amour de Pan toutes sont embrasées

et moi, la même ardeur s'insinue en mes veines;
Oh, Pan, les sons de ta syrinx, ainsi qu'un vin
trop odorant et trop doux, m'ont grisée'
Oh, Pan, je n'ai plus peur de toi, je t'appartiens!

Cependant la musique enchanteresse s'est tue.

Les nymphes se sont toutes tournées du côté de Pan encore invisible; elles sont allés au-devant de lui, elles l'entourent, lui font cortège.

UNE NAYADE

(De plus en plus troublée)

Ne m'abandonne pas... Il vient.
Quand il passera près de moi,
O dieux, vais-je mourir de joie !...